

Les trois blagues infernales

Lord Dunsany



Gloubik Éditions
2021

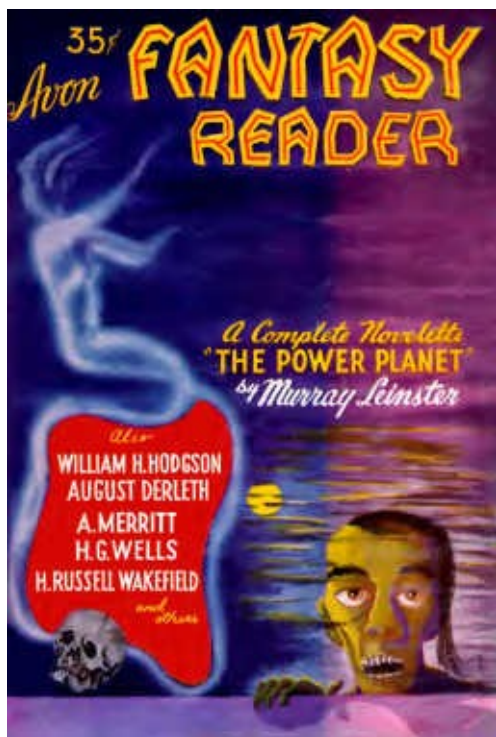
**Ce document est un livre
numérique **gratuit**.**

Il ne peut être vendu.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre
et la traduction.

Le texte qui suit est ma traduction de *The three infernal jokes* publiée dans *Avon Fantasy Reader N°1 (1947)*

Lord dunsany, bien qu'auteur prolifique, n'a longtemps été connu en France que pour son roman *La fille du roi des Elfes* et quelques nouvelles mettant en scène *Mr Jorkens*. Ah oui ! Également *Le livre des merveilles*, en 1925 et oublié depuis. Mais les éditions *Terre de Brume* ont entrepris au début des années 2000 la publication de certains textes. Ainsi, vous pourrez retrouver *The three infernal jokes* dans le recueil *Le Dernier livre des merveilles...* si vous le trouvez.



Le célèbre écrivain de fantasy irlandais, qui a enchanté tant de gens avec ses merveilleuses œuvres d'imagination pure dans "*A Book of Wonder*", "*A Dreamer's Tales*" et d'autres volumes similaires, raconte une petite histoire ironique sur un homme qui a fait une petite transaction avec le diable. Une si petite transaction...

The Three Infernal Jokes *by Lord Dunsany*

C'est l'histoire que l'homme désolé m'a racontée sur une route solitaire des Highlands, un soir d'automne, alors que l'hiver approchait et que les cerfs bramaient.

Le crépuscule triste, la montagne déjà noire, l'effrayante mélancolie des voix des cerfs, son visage triste et solitaire, tout semblait être une pièce de théâtre des plus

tristes, mise en scène dans cette vallée par un dieu exclu, une pièce solitaire dont les collines faisaient partie et dont il était l'acteur.

Pendant longtemps, nous nous sommes regardés sortir des solitudes de ces espaces abandonnés. Puis, lorsque nous nous sommes rencontrés, il a parlé.

— Je vais vous raconter une chose qui va vous faire mourir de rire. Je ne la garderai pas pour moi plus longtemps. Mais d'abord, je dois vous dire comment je l'ai trouvée.

Je ne vais pas vous raconter l'histoire telle qu'il me l'a dite, avec toutes ses interjections tristes et la misère de ses auto-reproches frénétiques, car je ne voudrais pas transmettre inutilement à mes lecteurs cette atmosphère de tristesse qui était à peu près tout ce qu'il disait et qui semblait l'accompa-

gner partout où il allait.

Il semble qu'il ait été membre d'un club, un club de l'Ouest, comme il l'appelait, une affaire respectable mais tout à fait inférieure, probablement dans la City : des agents en faisaient partie, surtout des agents d'assurance incendie, mais aussi des agents d'assurance-vie et d'assurance automobile, c'était en fait un club de revendeurs.

Il paraît que quelques-uns d'entre eux, oubliant pour un instant leurs encyclopédies et leurs fatigues continuelles, discutaient bruyamment autour d'une table de cartes, une fois la partie terminée, de leurs vertus personnelles, et qu'un tout petit homme aux moustaches cirées, qui n'aimait pas le goût du vin, se vantait bruyamment de sa tempérance. C'est alors que celui qui racontait cette triste histoire, entraîné par les vantardises des autres, se pencha un peu en avant

sur le tapis vert, dans la lumière des deux lampes à bougies, et révéla, sans doute un peu timidement, sa propre vertu extraordinaire. Une femme était pour lui aussi laide qu'une autre.

Et les vantards réduits au silence se levèrent et rentrèrent se coucher, le laissant tout seul, comme il le supposait, avec sa vertu inégalée. Et pourtant, il n'était pas seul, car lorsque les autres étaient partis, un membre s'est levé d'un fauteuil profond à l'extrémité sombre de la pièce et s'est dirigé vers lui, un homme dont il ne connaissait pas la profession et qu'il ne soupçonne que maintenant.

— Vous avez, dit l'étranger, une vertu exceptionnelle.

— Je n'en ai aucun usage possible, répondit mon pauvre ami.

— Alors sans doute la vendriez-vous à bas prix, dit l'étranger.

Quelque chose dans les manières ou l'apparence de l'homme fit sentir à l'auteur désolé de cette triste histoire sa propre infériorité, ce qui le rendit probablement extrêmement timide, de sorte que son esprit s'abaissa comme un Oriental abaisse son corps en présence d'un supérieur, ou peut-être était-il endormi, ou simplement un peu ivre. Quoiqu'il en soit, il se contenta de marmonner « Oh oui », au lieu de contredire une remarque aussi folle. Et l'étranger ouvrit la voie vers la pièce où se trouvait le téléphone.

— Je pense que vous trouverez mon entreprise capable d'en donner un bon prix, dit-il, et sans plus attendre, il commença à couper le fil du téléphone et du récepteur avec une paire de pinces. Le vieux serveur s'occupait du club, traînant dans la pièce

qu'ils avaient quitté en rangeant les choses pour la nuit.

— Qu'est-ce que vous faites ? dit mon ami.

— Par ici, dit l'étranger.

Ils empruntèrent un passage et se dirigèrent vers l'arrière du club, où l'inconnu se pencha par la fenêtre et fixa les fils coupés au paratonnerre.

Mon ami n'en doute pas, un large ruban de cuivre d'un demi-pouce de large, peut-être plus, qui descend du toit jusqu'à la terre.

— L'enfer, dit l'étranger, la bouche sur le téléphone ; puis ce fut le silence pendant un moment, l'oreille sur le récepteur, penché à la fenêtre.

Et alors mon ami entendit sa pauvre

vertu être plusieurs fois répétée, puis des mots comme Oui et Non.

— On vous propose trois blagues, dit l'étranger, qui feront mourir de rire tous ceux qui les entendront.

Je crois que mon ami ne voulait plus rien avoir à faire avec ce type, il voulait rentrer chez lui. Il dit qu'il ne voulait pas de blagues.

— Ils ont une très haute opinion de votre vertu, dit l'étranger.

Et à ce moment-là, aussi étrange que cela puisse paraître, mon ami hésita, car logiquement, s'ils avaient une haute opinion des marchandises, ils auraient dû payer un prix plus élevé.

— Bon, d'accord, dit-il.

Le document extraordinaire que

l'agent tira de sa poche ressemblait à ceci :

— Je... en considération de trois nouvelles blagues reçues de M. Montagu-Montague, ci-après appelé l'agent, et garanties comme il l'a déclaré et décrit, lui accorde, cède, abandonne et renonce à toutes les reconnaissances, émoluments, avantages ou récompenses qui me sont dus ici ou ailleurs en raison de la vertu suivante, à savoir... que toutes les femmes sont pour moi également laides.

Les huit derniers mots ont été remplis à l'encre par M. Montagu-Montague.

Mon pauvre ami l'a dûment signé.

— Voici les blagues, dit l'agent.

Elles étaient écrites en caractères gras sur trois feuilles de papier.

— Elles ne semblent pas très drôles, dit

l'autre lorsqu'il les eut lues.

— Vous êtes immunisé, a dit M. Montagu-Montague, mais toute autre personne qui les entendra mourra de rire : nous le garantissons.

Une firme américaine avait acheté au prix du vieux papier cent mille exemplaires du Dictionnaire de l'électricité écrit à l'époque où l'électricité était nouvelle, — et il s'était avéré que, même à cette époque, son auteur n'avait pas bien saisi son sujet, — la firme avait payé 10 000 livres sterling à un respectable journal anglais (pas autre chose en fait que le Briton) pour l'usage de son nom, et obtenir des commandes pour le Dictionnaire de l'électricité du Briton était l'occupation de mon malheureux ami. Apparemment, il savait, d'un simple regard sur un homme ou sur son jardin, s'il devait recommander le livre comme « une réalisation ab-

solument à jour, la meilleure chose de ce genre dans le monde de la science moderne » ou comme « à la fois pittoresque et imparfaite ; une chose à acheter et à conserver comme un hommage à ces chers vieux temps qui sont passés ». Il continua donc à vaquer à ses occupations bizarres mais habituelles, mettant de côté le souvenir de cette nuit comme une occasion où il avait « quelque peu dépassé », comme on dit dans les milieux où une bêche n'est appelée ni une bêche ni un instrument agricole, mais n'est jamais mentionnée du tout, étant trop vulgaire.

Et puis, un soir, il a enfilé son costume et a trouvé les trois blagues dans sa poche. Ce fut peut-être un choc. Il semble qu'il y ait réfléchi attentivement et qu'il ait fini par offrir un dîner au club à vingt de ses membres. Le dîner ne ferait pas de mal, pensait-il...

pourrait même aider l'entreprise, et si la blague réussissait, il serait un homme d'esprit, avec encore deux blagues dans sa manche.

J'ignore qui il a invité et comment s'est déroulé le dîner, car il s'est mis à parler rapidement et est allé droit au but, comme un bâton qui, à l'approche d'une cataracte, va soudain de plus en plus vite. Le dîner fut dûment servi, le porto fit le tour, les vingt hommes fumaient, deux serveurs flânaient, lorsqu'après avoir lu attentivement la meilleure des blagues, il la raconta à toute la table. Ils ont ri. Un homme inhala accidentellement la fumée de son cigare et s'exclama, les deux serveurs l'entendirent et gloussèrent derrière leurs mains, un homme, lui-même un peu raconteur, souhaita clairement ne pas rire, mais ses veines se gonflèrent dangereusement en essayant de se retenir, et

à la fin il rit aussi. La plaisanterie avait réussi ; mon ami souriait à cette idée ; il voulait dire de petites choses désobligeantes à l'homme à sa droite ; mais les rires ne cessaient pas et les serveurs ne se taisaient pas. Il attendit, et attendit en s'interrogeant ; les rires continuaient à gronder, nettement plus forts maintenant, et les serveurs aussi forts que les autres. Cela durait depuis trois ou quatre minutes lorsque cette pensée effrayante surgit d'un seul coup dans son esprit : c'était un rire forcé ! Comment quelque chose aurait-il pu le pousser à raconter une blague aussi stupide ? Il en voyait l'absurdité comme une révélation ; et plus il y pensait, tandis que ces gens se moquaient de lui, même les garçons de salle, plus il sentait qu'il ne pourrait plus jamais lever la tête avec ses frères veneurs. Et les rires continuaient à gronder et à s'étouffer. Il était très en colère. Il ne servait pas à grand-chose

d'avoir un ami, pensait-il, si on ne pouvait pas passer outre à une blague idiote ; il les avait nourris aussi. Et puis il sentit qu'il n'avait pas d'amis du tout, et sa colère s'évanouit, et un grand malheur s'abattit sur lui, et il se leva tranquillement et s'éclipça de la pièce... et s'éclipça du club. Pauvre homme, il eut à peine le cœur, le lendemain matin, de jeter un coup d'œil aux journaux, mais il n'était pas nécessaire d'y jeter un coup d'œil, les gros caractères étaient brandis ce jour-là comme s'il s'agissait de caractères ordinaires, les mots des gros titres vous fixaient ; et les gros titres disaient : Vingt-deux hommes morts dans un club.

Oui, il l'a vu alors : les rires n'avaient pas cessé, certains avaient probablement été victimes de l'éclatement de vaisseaux sanguins, d'autres avaient dû s'étouffer, d'autres encore avaient succombé à la nausée, l'arrêt

cardiaque avait dû en emporter quelques-uns, et c'étaient ses amis après tout, et aucun n'avait échappé, pas même les serveurs. C'était cette blague infernale.

Il pensa rapidement, et se souvint aussi clairement qu'un cauchemar, du trajet en voiture jusqu'à la gare de Victoria, du bateau-train jusqu'à Douvres et du trajet déguisé jusqu'au bateau ; et sur le bateau, deux agents souriants, presque obséquieux, qui souhaitaient parler un moment avec M. Watkyn-Jones. C'était son nom.

Dans un wagon de troisième classe, les menottes aux poignets, avec une conversation forcée quand il y en avait une, il est retourné entre ses ravisseurs à Victoria pour être jugé pour meurtre à la Haute Cour de Bow.

Lors du procès, il a été défendu par un

jeune avocat très compétent qui était entré au Cabinet afin d'améliorer sa réputation de juriste. Et il a été habilement défendu. Il n'est pas exagéré de dire que le discours de la défense a montré qu'il était habituel, voire naturel et juste, de donner un dîner à vingt hommes et de s'éclipser sans jamais dire un mot, les laissant tous, serveurs compris, morts. Telle fut l'impression laissée dans l'esprit du jury. Et M. Watkyn-Jones se sentait pratiquement libre, avec tous les avantages de sa terrible expérience, et ses deux blagues intactes. Mais les avocats expérimentent encore la nouvelle loi qui permet à un prisonnier de témoigner. Ils n'aiment pas ne pas s'en servir de peur que l'on pense qu'ils ne connaissent pas la loi, et un avocat qui n'est pas au courant des toutes dernières lois est vite considéré comme n'étant pas à la page et il peut perdre jusqu'à 50 000 livres par an en honoraires. C'est pourquoi, bien

que cela concerne toujours leurs clients, ils n'aiment guère le négliger.

M. Watkyn-Jones a été mis à la barre des témoins. Là, il a dit la simple vérité, et une bien piètre affaire, semble-t-il, après les belles paroles passionnées prononcées par l'avocat de la défense. Des hommes et des femmes ont pleuré en entendant cela. Ils n'ont pas pleuré quand ils ont entendu Watkyn-Jones. Certains ont ricané. Il ne semblait plus juste et naturel de laisser ses invités tous morts et de quitter le pays. Où était la Justice, demandèrent-ils, si quelqu'un pouvait faire cela ? Et quand son histoire fut racontée, le juge demanda plutôt joyeusement s'il pouvait le faire mourir de rire lui aussi. Et quelle était la blague ? Car dans un lieu aussi grave qu'une Cour de Justice, aucun effet fatal n'est à craindre. Et c'est avec hésitation que le prisonnier sortit de sa poche les

trois bouts de papier et s'aperçut pour la première fois que celui sur lequel la première et meilleure blague avait été écrite était devenu tout à fait blanc. Pourtant, il s'en souvenait, et très clairement. Et il la raconta de mémoire à la Cour.

« Un Irlandais, à qui son maître demandait d'acheter le journal du matin, dit un jour, avec son humour habituel : 'Arrah et begorrah, et je vous souhaite le meilleur de la matinée.' »

Aucune blague n'est aussi bonne la deuxième fois qu'elle est racontée, elle semble perdre quelque chose de son essence, mais Watkyn-Jones n'était pas préparé à l'affreuse immobilité avec laquelle celle-ci fut reçue ; personne ne souriait ; et elle avait tué vingt-deux hommes. La blague était mauvaise, diablement mauvaise ; l'avocat de la défense fronçait les sourcils, et un huissier

cherchait dans un petit sac quelque chose que le juge voulait. Et à ce moment-là, comme de loin, sans qu'il le veuille, il y eut dans la tête du prisonnier, qui y brilla et ne voulut plus s'en aller, ce vieux et mauvais proverbe : « Aussi bien être pendu pour un mouton que pour un agneau. » Le jury semblait sur le point de se retirer. « J'ai une autre blague », dit Watkyn-Jones, et à ce moment-là, il lut le deuxième bout de papier. Il regarda curieusement le papier pour voir s'il allait s'effacer, occupant son esprit à une chose aussi légère que le font souvent les hommes en grande détresse, et les mots furent presque immédiatement effacés, balayés rapidement comme par une main, et il vit le papier devant lui aussi vide que le premier. Et ils riaient cette fois, le juge, le jury, l'avocat de l'accusation, le public et tous les autres, ainsi que les hommes sinistres qui le surveillaient de chaque côté. Il n'y avait pas

d'erreur dans cette blague.

Il ne resta pas pour voir la fin, et sortit les yeux fixés sur le sol, incapable de supporter un regard à droite ou à gauche. Et depuis lors, il a erré, évitant les ports et parcourant des endroits solitaires. Deux années l'ont connu sur les routes des Highlands, souvent affamé, toujours sans ami, changeant toujours de quartier, errant solitaire avec sa blague mortelle.

Parfois, pendant un instant, il entrait dans les auberges, poussé par le froid et la faim, et entendait les hommes, le soir, raconter des blagues et même le défier ; mais il restait assis, désolé et silencieux, de peur que sa seule arme ne lui échappa et que sa dernière blague ne sema le deuil dans cent lits de camp. Sa barbe avait poussé et avait grisé, et elle était mêlée de mousse et de mauvaises herbes, de sorte que personne, je

pense, pas même la police, ne le reconnaîtrait maintenant pour ce fringant toutou qui vendait le Briton Dictionary of Electricity dans un pays si différent.

Il s'arrêta, son histoire racontée, puis ses lèvres frémirent comme s'il voulait en dire plus, et je crois qu'il avait l'intention, à ce moment-là, de renoncer à sa plaisanterie mortelle sur cette route des Highlands et de s'en aller avec ses trois feuilles de papier vierges, peut-être dans une cellule de criminel, avec un meurtre de plus ajouté à ses crimes, mais enfin inoffensif pour l'homme. Je me hâtai donc, et je ne l'entendis que marmotner tristement derrière moi, debout, courbé et brisé, tout seul dans le crépuscule, racontant peut-être encore et encore sa dernière blague infernale.